

minique-Constantin dirigea en 1815 contre le régime français en se prévalant de son état de prêtre « allemand ».

En 1830 nous trouvons en PHILIPPE-CHARLES un orangiste à tous crins, mais il a toutes les peines à retenir son fils JEAN-PIERRE, jeune avocat, se morfondant dans l'étroite forteresse de Luxembourg, ne trouvant même pas d'apaisement à la « maison de campagne » que son père possède au Limpertsberg. Les orangistes Philippe-Charles Munchen et Jean-Jacques Willmar-Munchen voient bon nombre de leurs parents directs et alliés passer dans le camp de la Révolution belge et certains accéder aux plus hautes fonctions. Ce fut notamment le cas de *Wattlet* de Diekirch, de *Willmar* l'aîné, d'Alphonse *Nothomb*.

Mais ce qui à certains moments est surtout cause de dissentiment, c'est ce qu'on pourrait appeler la « question allemande ». On a dit de DOMINIQUE-CONSTANTIN, de FRANÇOIS-CHARLES qu'ils étaient germanophiles. Ce mot « allemand » avait, il y a cent ans, une autre signification que de nos jours. L'Allemagne n'existait pas politiquement et le « Reich » qui fut créé en 1871 était différent de ce qu'avaient voulu les adhérents de 1815 et 1848. Ce dont les luxembourgeois se méfiaient alors, c'était de la Prusse, des prussiens, « d'preisen », et ce mot est resté jusqu'à nos jours pour désigner tous les nationaux d'Outre-Moselle. C'était une peuplade à moitié slave que la désastreuse politique du traité de Vienne avait amenée malencontreusement sur notre frontière.

Il est donc erroné de prétendre que Dominique-Constantin et François-Charles étaient germanophiles dans le sens que nous donnons à ce mot de nos jours et surtout dans le sens qu'ont voulu lui donner les occupants de 1940-44. Se trompant lourdement, l'occupant allemand, pendant la dernière guerre, à cru devoir se servir publiquement des noms de François-Charles Munchen et de Dominique-Constantin pour une propagande de mauvais aloi. De même, avec le manque de tact qui le distingue en toutes choses, il a cru devoir à l'occasion insister insidieusement sur la parenté allemande pour en tirer des conclusions déplacées. Ces intrus qui se prétendaient si bien renseignés, ignoraient ou voulaient ignorer que la famille Munchen a eu de tous temps des parentés aussi bien en Allemagne, qu'en France, en Suisse et ailleurs, mais surtout très nombreuses en Belgique ; ils ne comprenaient pas que le patriotisme ne se mesure pas au nombre des relations extérieures et que ces amitiés se forment précisément dans le respect des sentiments réciproques.

À côté des sympathisants de la cause allemande, d'autres portaient toutes leurs sympathies à l'idée française. Ce fut notamment le major MUNCHEN et ses enfants. Le major ne ratait jamais une occasion pour prouver ses sentiments, et jusque dans son apparence extérieure il avait adopté l'allure de l'officier du second empire. (Ce qui valut d'ailleurs en 1914 à son portrait un coup de sabre de la part d'un reître allemand). Il avait collectionné et placé dans un album spécial les photographies de tous les généraux français qui commandaient en 1870. Dans une lettre à sa fille il parle du pieux « pèlerinage » qu'il